Le Complot des ultras dans “Le Rouge et le Noir” de Stendhal

Frank Lestringant

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10116>

DOI : 10.4000/studifrancesi.10116

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 466-474

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Frank Lestringant, « Le Complot des ultras dans “Le Rouge et le Noir” de Stendhal », *Studi Francesi* [En ligne], 183 (LXI | III) | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 21 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10116>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Le Complot des ultras dans “Le Rouge et le Noir” de Stendhal

Abstract

In Stendhal's *Le Rouge et le Noir* the chapters XXI to XXIII form a distinct whole, the so-called «Complot des ultras». They constitute a parenthesis within the novel, when Julien Sorel loses Mathilde de La Mole, his sole obsession, to execute a political service by which he is completely unconcerned. Secondary to the plot, these three chapters connect the novel to the hurried flow of history. The chiefs of the royalist party are depicted as puppets plotting a coup d'état, which makes their move involuntary comical. Rewarded for his service, but denounced for his ambition without scruples, Julien shoots Mme de Rênal while she is praying in a church. He is then imprisoned and sentenced to death. Julien's destiny plays the country's destiny in a minor key. He dies while France escapes the plot of the ultras. A diversion of history towards novel and of novel towards history. Stendhal's novel is placed in this ephemerality and in this solution that leaves the future unanswered.

On envisage ici, dans *Le Rouge et le Noir*, un groupe de trois chapitres du livre II, le chapitre XXI, «La note secrète»; le chapitre XXII, «La discussion»; et le chapitre XXIII, «Le clergé, les bois, la liberté». Le chapitre XXIV, «Strasbourg», qui constitue le terme de la digression, une digression en cavalcade, en fuite, en impasse, représente l'épilogue de l'aventure et renoue avec la trame principale du roman. Ces trois chapitres forment un tout. Ce que nous appellerons «le Complot des ultras». Ils constituent comme une parenthèse à l'intérieur du roman, pendant laquelle, un court intervalle, Julien se détache par nécessité de ses pensées funestes pour accomplir un service politique qui lui est totalement étranger, contraire manifestement à ses intérêts de prolétaire, indifférent à ses amours, qui sont de toute manière suspendues. Mathilde, son unique obsession, inexplicablement se refuse après s'être donnée à lui. Par sa faute et par dépit, il vient de casser «le vase du Japon» au chapitre précédent. Son amour, poussé à son comble, vient de le précipiter dans un cul-de-sac, dont il ne sortira que dans les tout derniers chapitres du roman. Et c'est pourquoi il galope en faisant du sur-place.

Secondaires quant à l'intrigue, qui, à première vue, s'immobilise, ces trois chapitres n'en sont pas moins d'une importance capitale quant à la portée politique. Ils rattachent le roman, un bref instant et de manière presque clandestine, au cours précipité de l'histoire. Ils permettent de lire la suite de l'aventure comme une allégorie de la réalité historique en train de s'accomplir. La chute ne vaut pas seulement du point de vue personnel. Elle a dès lors un sens politique certain.

Michel Crouzet écrit dans sa note introductive du chapitre XXI: «Il s'agit ici de l'épisode politique décisif: il nous fait entrer dans les secrets de la Restauration, regroupe un “sommets” de hauts personnages qui incarnent ses factions, tendances et groupes (l'Eglise, l'aristocratie), et les réunit pour une séquence exemplaire, consubstantielle au régime pour la polémique de gauche, l'appel aux puissances étrangères et la préparation d'une guerre civile ou d'un coup d'État contre la Charte. Séquence d'actualité: Polignac est Premier ministre (M. de Nerval le représente), l'épisode réfigure

ses ordonnances de juillet 1830, qui vont déclencher la Révolution [...]». Et il évoque plus loin le «suspçon fondamental qui pèse sur le régime: né de l'invasion, il est inculqué de vouloir renouveler l'appel aux monarchies européennes contre la Révolution, de songer par une tendance naturelle à opposer les rois au peuple français»¹.

Il n'y a rien à ajouter à ces considérations, sinon une analyse précise du passage.

Le Complot des ultras

On est frappé par le ton alerte, gamin, de l'aventure. C'est un véritable jeu de cache-cache sur trois chapitres². Une pause dans le récit de l'ascension sociale rapide, puis de la chute, de Julien Sorel. Presque au terme de l'ascension sociale du héros, et tout près de sa chute brutale. Quand ses amours avec Mathilde marquent inexplicablement le pas, alors que la confiance du marquis de La Mole ne lui manque pas, ou lui manque moins que jamais.

En premier lieu, le ton ludique de l'épisode est frappant. C'est une brusque détente dans le roman avant la chute finale, une détente qui coïncide avec le faux drame rapporté. On assiste à la tension des extrêmes, ou plutôt de l'extrême-droite, à la veille de la Révolution de 1830. La terreur blanche, une nouvelle fois menaçante comme au début de la Restauration, quinze ans plus tôt, est affrontée, écartée, démontée, ridiculisée enfin par l'absence.

C'est, comme l'a montré Michel Crouzet, la répétition en sourdine de la Réaction de 1814-1815, quand les émigrés reviennent et se vengent de la Révolution. Cette répétition en sourdine, sur le mode du jeu, de la redite moqueuse ou de la farce, ressemble à un bégaiement de l'Histoire, et aboutit inexorablement à une défaite sans appel et sans retour.

Les chefs du parti monarchiste sont peints comme des ombres ou des marionnettes, qui jouent à comploter un coup d'État et se perdent en manœuvres. Ils seront désavoués, fort sèchement, et fort lointainement, par Metternich qui n'est pas nommé et qui ne fait même pas l'effort de se déplacer, ou de changer l'heure de sa promenade, pour entendre leur messenger, en l'occurrence Julien Sorel. Livrés à eux-mêmes, ils s'anéantissent *de facto*, bientôt en fuite à travers l'Europe. Leur jeu, sans incidence aucune sur le cours de l'histoire, en reste inexorablement au degré du jeu.

Le spectacle est au second degré. Julien a la tête ailleurs. Notamment au cours du voyage qui s'ensuit, où il se presse et s'attache à sa route, détournant les menaces et les complots, mais où son esprit s'égare pour finir.

C'est un mélodrame mineur dans l'attente du vrai drame sous son double aspect:

– politique: la Révolution de 1830, qui fermente et s'annonce, mais que le roman ne montrera pas, qu'il passera même sous silence et qu'il débordera chronologiquement sans la nommer;

– personnel et romanesque: la mort de Julien, conséquence de son crime manqué.

«Son embarras était extrême, il entendait de singulières choses»³. La vérité, c'est que l'on ne sait où l'on va. Le comique est fondé sur cette incertitude. Ce que l'on craint a peu de chance d'arriver. Le pire va se produire, mais pas là où on l'attendait.

(1) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Le Livre de Poche, édition préfacée, annotée et commentée par M. Crouzet, 1997, p. 372, note 1.

(2) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, livre II, chap. XXI-XXIII, éd. Y. Ansel, in *Œuvres romanesques complètes*, I, «Pléiades», pp. 682-701; éd. A.-M. Meininger, «Folio classique», pp. 494-519.

(3) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, éd. M. Crouzet, livre II, chap. XXI, p. 376. Cf. éd. A.-M. Meininger, Paris, Gallimard, 2000, «Folio classique», p. 500.

Le roman et l'histoire appartiennent de toute évidence à deux champs différents, que Stendhal s'amuse à faire se rencontrer, comme il le fera plus tard dans les premiers chapitres de *La Chartreuse de Parme*, lorsque Fabrice, à peine sorti de l'adolescence, est à Waterloo, au cœur de la bataille et bientôt, à l'heure de la défaite, dans la retraite générale.

Ou plutôt il n'y a pas entre ces deux champs de rencontre véritable. Ces deux champs différents se rencontrent et se recoupent moins qu'ils ne se côtoient, chacun en solitaire. On assisterait donc à un côtoiement prolongé, indifférent, curieux, interloqué ou menaçant, en particulier avec l'épisode du jésuite empoisonneur et fouilleur, puis à une séparation très nette entre les deux champs, et à une rupture définitive. Le roman poursuit son chemin sans plus se préoccuper de l'histoire, qu'il laisse en arrière, en définitive. Ou qu'il devance non sans désinvolture sur le mode de l'aventure particulière et de l'épisode de formation.

«Un coup de pistolet au milieu d'un concert»

L'histoire vue du roman, qu'est-ce que cela donne? Pas grand chose d'éclairant, on s'en doute. Mais d'étrange, à coup sûr. D'où les épaisses notes en bas de page de certaines éditions courantes, qui émettent à la file diverses hypothèses, les passent en revue une par une, avant de conclure à l'absence de conséquence claire et définitive. On connaît la formule de l'écrivain, souvent répétée tout au long de son œuvre, et présente dès *Armance*, son premier roman: «Ce n'est pas sans danger que nous aurons été historiens fidèles. La politique venant couper un récit aussi simple, peut faire l'effet d'un coup de pistolet au milieu d'un concert»⁴.

Déjà présente dans le second *Racine et Shakespeare*, la formule est reprise dans *Le Rouge et le Noir*, accompagnée d'un bref commentaire, le tout entre parenthèses: «Ici l'auteur eût voulu placer une page de points. Cela aura mauvaise grâce, dit l'éditeur, et pour un écrit aussi frivole, manquer de grâce, c'est mourir. / La politique, reprend l'auteur, est une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. Ce bruit est déchirant sans être énergique. Il ne s'accorde avec le son d'aucun instrument. Cette politique va offenser mortellement une moitié de lecteurs, et ennuyer l'autre qui l'a trouvée bien autrement spéciale et énergique dans le journal du matin...»⁵.

Réplique immédiate: «— Si vos personnages ne parlent pas politique, reprend l'éditeur, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention...»⁶. La parenthèse, qui enserme tout le passage, peut être refermée, et l'est aussitôt. Place donc à la politique dans le roman. Mais pour quoi faire? Pendant combien de temps? Et sous quelle forme?

La Chartreuse de Parme le dira à son tour de manière plus abrupte: «La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention»⁷.

(4) STENDHAL, *Armance*, chap. XIV, in *Œuvres romanesques complètes*, I, préface de Ph. Berthier, Paris, Gallimard, 2005, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 162.

(5) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XXII, éd. Y. Ansel, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 688; éd. A.-M. Meininger, «Folio classique», pp. 502-503.

(6) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XXII, «Folio classique», p. 503.

(7) STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, II, XXIII, éd. M. Crouzet, Paris, Le Livre de Poche, 2000, «Les Classiques de Poche», p. 531.

Le bruit du coup de pistolet dans le concert est aussi brutal et aussi dévastateur que l'irruption de la politique dans l'œuvre esthétique. Aussi iconoclaste, surtout. Comme le note Michel Crouzet, il y a en effet incompatibilité entre un intérêt violent et agressif et l'intérêt désintéressé, et tout littéraire, qu'impliquent livre et spectacle⁸.

Qui l'emporte en définitive, la violence ou la littérature? Qui enfonce ou submerge l'autre? Et tout d'abord, qu'est-ce que la politique dans le roman? Pour reprendre la double comparaison avancée dans *Le Rouge et le Noir*, est-ce une pierre que l'on s'attache au cou ou bien une balle tirée en l'air? Est-elle d'abord et de plus en plus pesante, ou brutalement, subitement déchirante? Entraîne-t-elle vers le fond et vers le bas, ou désorganise-t-elle en surface et en tous sens, irrémédiablement? A-t-elle décidément trop de poids, trop de lourdeur, ou bien manque-t-elle de concentration et d'énergie? L'incohérence des deux métaphores est patente: loin de chercher à les réconcilier, à les accommoder ou à combler l'écart entre elles, la longue parenthèse du roman ne fait que l'élargir.

Que devient en effet le roman quand la grande histoire prend le pas sur la petite, et soudain surgit dans la trame narrative pour l'envahir, semble-t-il? Cela étant dit, l'écrivain s'amuse à confronter histoire et fiction, à les voir naviguer de conserve, bord à bord, et à contempler, au fil des pages et des chapitres, leur manque d'arrimage et leur jeu. La grandeur de Stendhal, justement, c'est cet humour employé à cette juxtaposition imparfaite et bancale, qu'il surveille, ce faisant, d'un regard moins inquiet que scrutateur et amusé. L'inquiétude domine au début seulement, avec l'épigraphie énigmatique du chapitre XXI, cette mystérieuse «Lettre à l'Auteur» dont trois lignes sont citées et d'où tout peut-être est sorti: «Car tout ce que je raconte, je l'ai vu; et si j'ai pu me tromper en le voyant, bien certainement je ne vous trompe point en vous le disant»⁹.

Juxtaposition d'autant plus bancale qu'elle est poursuivie ici durant trois longs chapitres. Dans *Le Rouge et le Noir*, l'arrimage est d'autant plus insolite, d'autant plus drôle, qu'il n'a rien de forcé ni de contraint, mais qu'il s'opère tout naturellement, comme par la tangente, histoire de voir ce que cela donne. Le roman, qui connaît alors une détente, se poursuit pour voir, et comme si de rien n'était, presque par jeu. Avant de reprendre ensuite son cours précipité jusqu'à la catastrophe finale. Après la divagation au pas de promenade, puis au pas de course, c'est la reprise et la poursuite du chemin précipité jusqu'à son terme.

Car l'ensemble de ces trois chapitres constitue une pause dans l'intrigue. Jamais on n'a tant parlé, ni ensuite tant chevauché, ni si vite. Tout semble se précipiter. Mais à vrai dire, cela s'arrête. Du moins quant à l'intrigue principale, qui reste en plan. Avant de reprendre et de s'accélérer vers la fin du roman, puis de se clore brusquement.

«La Note secrète» ou la mémoire triomphante

Le premier des trois chapitres, «La Note secrète», renvoie aux débuts de la Restauration¹⁰. C'est une sorte de jeu infiniment subtil sur la mémoire et ses jeux subreptices et surannés. Julien Sorel a excellente mémoire, une mémoire «prodigieuse»,

(8) M. Crouzet, préface à STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, Le Livre de Poche, p. XIV.

(9) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XXI, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 682; «Folio classique», p. 494.

(10) *Ibidem*.

comme le dit, en termes laudatifs, M. de La Mole. Il est capable de retenir par cœur quatre pages et d'aller les réciter à Londres ou ailleurs, à Mayence par exemple, où l'on peut supposer qu'il se rendra, «sans changer un mot»¹¹. Telle sera donc, après la répétition générale qu'il doit subir, la mission dont il est chargé.

À vrai dire, Julien, dans tout cet épisode, apparaît non comme un acteur de l'histoire, mais comme un comparse, un simple agent que l'on regarde de haut et avec circonspection. Un prodige, à la limite, mais plus un enfant prodige qu'un prodige à part entière. Encore faut-il tenir ce prodige en lisières, car il paraît aux comploteurs bien jeune et bien suspect. De toute évidence, il n'est pas de leur monde et paraît penser tout autrement qu'eux. M. de Nerval, «le premier ministre qu'il avait aperçu au bal de M. le duc de Retz»¹², aura l'œil sur lui, deux chapitres plus loin, et lancera ou fera lancer les jésuites à ses trousses. On apprend incidemment que «M. de Nerval, le ministre, était sorti à une heure trois quarts, non sans avoir souvent étudié la figure de Julien dans une glace que le ministre avait à ses côtés»¹³.

Mais l'excellente mémoire de Julien a d'autres incidences. Et d'autres conséquences aussi. Cette mémoire est décérébrante. Elle fait de lui une machine ou un automate. Il répète au bout du compte ce qu'il a appris, et qui ne lui importe en aucune manière. Cette capacité à mémoriser, qui suscite l'admiration du duc et des ultras, lui est étrangère, étrangère en tout cas à sa seule pensée du moment, qui est l'incompréhensible Mathilde, laquelle se dérobe et se refuse après s'être donnée à lui.

Emblématique des ultras qui apparaissent dans ces trois chapitres, la mémoire décérébrante de Julien est celle d'un parti et d'un ordre au pouvoir, provisoirement au pouvoir pour quelques mois encore ou quelques semaines. Ce parti réactionnaire, incapable d'imaginer ou d'improviser, ne sait rien faire d'autre que répéter, répéter mot à mot, répéter pas après pas, jusqu'à la chute finale. D'où le comique involontaire de la démarche des ultras, qui est faite pour avancer et qui recule. D'où la fin de non-recevoir qui sera celle de Metternich, l'allié de l'extérieur, suprêmement indifférent à la requête de ces maniaques de la répétition. Les titres courants de l'édition originale, fort succincts, font se succéder pour ce chapitre deux termes seulement, «La note secrète» et «Les conspirateurs».

«La Discussion»

Le chapitre suivant, qui est le chapitre central du triptyque des comploteurs, a en haut des pages une titulature déjà plus complète et plus riche: «Discussion de la note secrète», «Précautions», «Discussion», «Note secrète», «Sera-t-il dieu, table ou cuvette?», «Discussion», «Note secrète»¹⁴. Mais on s'aperçoit très vite que ces titres courants tournent en rond, formant une sorte de ritournelle infiniment répétitive. Tristement répétitive, serait-on tenté de dire, si ne se glissait dans cette ritournelle l'insolente question: «Sera-t-il dieu, table ou cuvette?». C'est un emprunt du marquis de La Mole aux *Fables* de La Fontaine (IX, 6): «*Il sera dieu!* s'écrie le fabuliste»¹⁵. Telle est la conclusion du marquis légitimiste. Et telle était celle du statuaire, le héros

(11) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XXII, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 682; «Folio classique», p. 494.

(12) *Ibid.*, p. 695; «Folio classique», p. 511.

(13) *Ibid.*, pp. 695-696; «Folio classique», p. 513.

(14) *Ibid.*, note 28 sur la page 693.

(15) *Ibid.*, p. 691; «Folio classique», p. 506.

de la fable «Le statuaire et la statue de Jupiter», devant son beau bloc de marbre bientôt façonné en idole¹⁶.

Julien, qui prend le discours en note, comme il lui a été demandé, ne peut cacher son admiration: «Voilà du bien joué, se disait-il, tout en faisant voler sa plume presque aussi vite que la parole du marquis»¹⁷. Et le romancier d'ajouter: «Avec un mot bien dit, M. de La Mole anéantit les vingt campagnes de ce transfuge», un bonapartiste rallié qui fait du tumulte pendant son discours¹⁸.

Le beau rôle, ce faisant, est au marquis de La Mole, que l'on entend jusqu'à la fin du chapitre, répliquant superbement à ses interrupteurs. Le chapitre s'achève par une déclaration qui est un aveu et désigne à Julien le terme de la mission: «Passez-moi l'expression, messieurs, le noble duc de *** est notre chirurgien»¹⁹. Le «noble duc», c'est Metternich, qui ne répondra pas à l'appel que lui lancent depuis Paris les plus déterminés des ultras.

«Délivrance»?

Le chapitre XXIII, plaisamment intitulé «Le clergé, les bois, la liberté», à travers ces trois éléments, annonce une évasion, laisse entendre un affranchissement, prévoit une délivrance. Mais le récit tient bien mal la triple promesse du titre. Les titres courants en haut de page annoncent une certaine disparte, à laquelle manque en fin de compte l'ouverture attendue: «Tout donner au clergé; Une mission d'en haut; Parti définitif; Chapitre XXIII; Le chanteur Géronimo; L'abbé Castanède; L'homme d'État»²⁰.

C'est tout d'abord la fin des interminables pourparlers autour de la table, avec l'apparition de M. de Nerval, double de M. de Polignac, qui prend la parole, et «le ton d'un apôtre»²¹. Il joue si bien son rôle de prédicateur que Julien l'admire: «Voilà un bon acteur, pensa Julien. Il se trompait, toujours comme à l'ordinaire, en supposant trop d'esprit aux gens»²². Le narrateur corrige aussitôt après: «Avec un grand courage, cet homme n'avait pas de sens»²³.

Minuit sonne. La discussion se poursuit «dans une incroyable naïveté», précise Stendhal. Naïveté équivaut ici à insolence. Julien ne peut s'empêcher de penser: «Ces gens-ci me feront empoisonner»²⁴. Ce qui arrive quasiment au cours du rapide voyage qui s'ensuit, et sur l'instruction probable de Nerval-Polignac, qui l'a regardé à la dérobée dans un miroir posé sur la table.

Le second épisode, qui occupe la suite du chapitre, se passe dans une auberge «à quelques lieues au-delà de Metz», où il n'y a pas de chevaux mais un jésuite fouilleur qui fouille tranquillement le coffre de la calèche, que Julien a fait monter dans sa chambre, pendant que l'intéressé feint de dormir. Peine perdue pour le minutieux farfouilleur. Pour remplir jusqu'au bout sa mission, Julien s'abstient de décharger son

(16) LA FONTAINE, *Fables*, IX, VI, éd. J.-P. Collinet, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1991, p. 357.

(17) STENDHAL, *Le Rouge et le noir*, II, XXII, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 691.

(18) *Ibid.*, à la suite.

(19) *Ibid.*, p. 693; «Folio classique», p. 509.

(20) STENDHAL, *Le Rouge et le noir*, II, XXIII, in *Œuvres romanesques complètes*, I, note 20 sur la page 701.

(21) *Ibid.*, p. 695; «Folio classique», p. 512.

(22) *Ibid.*

(23) *Ibid.*, p. 695; «Folio classique», p. 512.

(24) *Ibid.*, p. 512.

pistolet sur l'intrus et feint de continuer à dormir. Le jésuite, où Julien reconnaît au passage le sinistre abbé Castanède, son mentor de jadis, se retire.

Troisième épisode: le but est atteint. Julien parvient auprès du «grand personnage», auquel il est chargé de transmettre de vive voix son message. Ce dernier refuse d'abord de le recevoir, et Julien perd toute une matinée à attendre. Au cours de l'après-midi, vers quatre heures, il parvient auprès du duc sorti en promenade, et se fait alors reconnaître, grâce à la montre qu'il exhibe, comme l'envoyé du marquis de La Mole. L'entrevue a lieu «dans un petit *Café-hauss*» «du dernier ordre»²⁵. Julien peut enfin remplir sa mission, et il le fait très exactement, mais un peu promptement. «Quand il eut fini: *Recommencez et allez plus lentement*, lui dit-on»²⁶. Le «grand personnage» prend des notes en l'écoutant. Une série d'ordres secs s'ensuit, que Julien reçoit «pénétré de la plus haute admiration»²⁷. Toujours le décalage entre la réalité et l'impression ressentie, mais rarement à un tel degré d'écart ou d'incohérence. L'ironie est au détriment du héros, un enfant en la matière, qui n'est décidément pas à la hauteur des enjeux, et le serait en vain. Julien s'exécute, commence par se dissimuler selon les ordres dans le *Café-hauss*, puis au bout d'une demi-heure ressort et s'esquive. Il prend le large pendant dix jours, replié à Strasbourg, avant de se présenter à nouveau devant le prince «dans ce même *Café-hauss*» pour entendre sa réponse²⁸.

Stendhal semble, ce faisant, s'amuser à se perdre et à se distraire. L'épisode qui se clôt avec le chapitre XXV, voit les choses en apparence se précipiter. Le roman prend du rythme en se détournant de son cours. Les choses acquièrent soudain de l'ampleur pour devenir la geste de la Réaction, ou la geste des ultras. Mais ce n'est qu'une apparence et qu'un faux-semblant. Les propos divers et volontiers contradictoires de l'assemblée, la brusque allocution du prince de Polignac, qui se rassied après avoir dit: «et cela, Messieurs, *je le ferai*», la nuit épuisante où toutes les propositions les plus extrêmes et les plus aventureuses sont faites, l'équipée solitaire de Julien sur les bords du Rhin, tout cela aboutit à un non-lieu. Ou presque.

Pendant que la situation, en apparence, s'élargit et rejoint l'histoire, le roman est suspendu. La situation de Julien est devenue intolérable en raison des caprices de Mathilde. Et voilà que le héros joue les agents secrets, dépêché vers Metternich par le marquis de La Mole. Un court roman d'espionnage, ou mieux un roman policier, s'intercale entre deux phases de l'impossible amour où l'a plongé Mathilde. Julien malgré lui se distrait. Stendhal pastiche un instant Alain René Lesage et son roman *Gil Blas de Santillane*, qui fut longtemps une des lectures favorites du public des Lumières.

Forcé de passer huit jours à Strasbourg, Julien retombe dans les affres de la passion. Il ne pense plus qu'à la belle Mathilde de la Mole. Le détour politique est achevé. Retour à la passion la plus dévorante et aux tourments de l'amour malheureux, dont le distrait à peine le prince Korasoff, de passage à Kehl, qui lui remet, pour arriver à ses fins, cinquante-trois lettres d'amour dûment numérotées²⁹. Le lecteur est replongé de force dans le roman, qui suit son cours accéléré jusqu'à son terme. Rappelé par son devoir «auprès du grand personnage»³⁰, Julien recueille sa réponse à la note secrète qu'il a récitée, court vers Paris la transmettre au marquis de La Mole et se morfond à nouveau devant l'indifférente et fière Mathilde. Bientôt récompensé

(25) *Ibid.*, p. 700; «Folio classique», p. 519.

(26) *Ibid.*

(27) *Ibid.*

(28) *Ibid.*

(29) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XXIV, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 706; «Folio classique», p. 526.

(30) *Ibid.*

pour ses services, mais dénoncé sans retard pour son arrivisme sans scrupule, Julien se rend précipitamment à Verrières, achète deux pistolets chez l'armurier du pays et tire à deux reprises sur Mme de Rênal, pendant qu'elle prie à l'église. Emprisonné, il est jugé et condamné à mort. Trois jours après qu'il a été guillotiné, Mme de Rênal meurt «en embrassant ses enfants»³¹.

La petite histoire rejoint la grande

Quelle conclusion tirer de ces trois chapitres, digressifs à bien des égards? En apparence, le complot des ultras ne produit rien de bien sérieux ni de bien durable. Tout cela qui aurait dû bouleverser la France et peut-être même l'Europe est bientôt balayé, ou plutôt oublié, emporté, comme les personnages d'Ancien Régime que la Révolution de 1830 va contraindre à un nouvel exil ou à la marginalisation. L'homme qui se voulait le recours et le sauveur de la monarchie, M. de Nerval, *alias* M. de Polignac, est le premier ministre bientôt déchu et exilé. Dans ce cas l'ironie est assurément perceptible. Le premier personnage de l'État ne fait qu'une courte apparition, raide, solennel, pathétique, obscurément ridicule pour tout dire, avant d'aller se coucher. On l'écoute par politesse et non par conviction. Avant de reprendre la discussion sérieuse et argumentée, sur de tout autres bases, et parce que l'on a jusqu'ici perdu trop de temps.

Mais l'issue est plutôt comique: Julien s'exécute, apprend son texte par cœur, le récite à qui de droit le moment venu. Sans nulle conséquence, à vrai dire, pour lui comme pour la France. Du moins, en apparence. Il se retrouve au terme avec sa passion, irrémédiablement seul et plus malheureux que jamais. Mais cette aventure brusquement, et sans qu'il le sache tout d'abord, l'a rapproché de son issue tragique. Elle l'a propulsé à tombeau ouvert vers sa chute.

Ce roman policier ou d'espionnage, ou, pour mieux dire, ce roman picaresque, est bien fait pour égarer le lecteur d'aujourd'hui. Pour l'égarer, lui qui est plus distant que le lecteur du XIX^e siècle. L'épisode fourmille de rapprochements qui devaient être parlants pour le Français de la Monarchie de Juillet. Mais Stendhal a prévu cette distance grandissante du lecteur des générations futures. L'épisode reste lisible en dépit de l'éloignement et de la perte des détails. Il devient sans doute plus irréel et prend des allures de vagabondage dans l'espace et le temps. L'essentiel est que l'environnement politique demeure, anachronique de toutes les manières possibles et dès le départ, puisque se rejoue alors un épisode liminaire de la Restauration, mais d'un anachronisme grandissant avec le passage des années.

La petite histoire renvoie à la grande, constamment. Le destin de Julien, d'une certaine manière, joue le destin du pays en mineur, en tragique aussi. Il meurt, alors que la France échappe au complot des ultras. Mais elle ne s'ouvre pas pour autant à la république. Elle rebondit dans la monarchie de Juillet. L'avènement de la république est repoussé d'un demi-siècle.

Détournement de l'histoire vers le roman, du roman vers l'histoire. C'est dans cette labilité que se situe le roman de Stendhal, dans cette instabilité constante entre le meilleur et le pire, et dans cette résolution qui n'est pas la meilleure du monde, et laisse l'avenir en suspens. La consolation vient du roman, non de l'histoire qui est racontée et qui finit tristement, mais de la manière de la raconter et de conter.

(31) STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, XLV, in *Œuvres romanesques complètes*, I, p. 805; «Folio classique», p. 661.

Reste à revenir sur le décalage chronologique de la fin du roman qui déborde sur le début de la décennie suivante, c'est-à-dire les commencements de la monarchie de Juillet. L'histoire s'efface ou plutôt se rétracte – se «retrait», comme on disait autrefois – pour laisser le destin du personnage s'accomplir jusqu'à son terme, la mort sous le couperet de la guillotine. Cela est exprimé avec la plus extrême pudeur. «Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation»⁽³²⁾. La mort du héros est suivie de celle de Madame de Rênal, «trois jours après Julien»⁽³³⁾. Ainsi s'achève le roman: «simplement, convenablement».

FRANK LESTRINGANT
Université Paris-Sorbonne

(32) *Ibid.*, «Folio classique», p. 659.

(33) *Ibid.*, p. 661.